

## Préface

Le livre qu'on va lire parachève un effort décennal des sciences sociales pour restituer au monde ouvrier la place qu'il occupe dans le Doubs et le faire connaître : Jean Charles et Joseph Pinard, Yves Cohen et Michel Pialoux, Nicolas Hatzfeld et Donald Reid ont œuvré en ce sens ; et Claude Cuenot désormais. Car si la Lorraine sidérurgique et le Nord textile et minier ont eu précocement leurs analystes, il a fallu attendre les années 1970, des combats retentissants et quelques figures – au premier rang desquelles des personnalités aussi différentes qu'extraordinaires comme celles de Charles Piaget à Besançon ou Christian Corouge à Sochaux – pour faire connaître et reconnaître, aimer et vouloir se pencher sur cette réalité industrielle et donc ouvrière du Doubs.

Tout l'intérêt, toute la valeur du travail de Claude Cuenot est de déplacer la focale vers le premier vingtième siècle pour montrer les réalités d'un monde ouvrier si divers et restituer le processus par lequel des fractions de la classe s'organisent et se mettent en mouvement. Mais, précisément, le grand intérêt du livre, en analysant la réalité industrielle, la condition ouvrière et les caractéristiques du territoire doubiste, est de proposer en quelque manière une histoire déroutante : ainsi, tout en soulignant l'importance des ouvriers dans les grandes concentrations usinières, l'auteur choisit à raison de souligner le poids des ouvriers ruraux et la prégnance de la proto-industrie dans un vaste arc jurassien, notamment avec l'horlogerie dans le Haut-Doubs. De même, alors que l'industrialisation est souvent associée à des flux migratoires imposants, le Doubs ne rassemble qu'un nombre assez limité d'immigrants. Pis, si l'on ose dire, Claude Cuenot souligne à bon droit l'importance des ouvriers catholiques, bien souvent conservateurs, malgré le rôle de quelques prêtres qui prennent parfois le parti des grévistes, tandis qu'il rappelle combien les patrons protestants du Pays de Montbéliard (les Peugeot et les Schwob par exemple) furent républicains et même dreyfusards. Et dans un pays qui accorde majoritairement ses voix à la gauche aux élections du printemps 1936, le Doubs élit des députés unanimement conservateurs ! On voit ainsi l'intérêt

qu'il y a à s'attacher à un territoire qui vient compliquer une histoire lisse ou qu'on pourrait penser bien connue. Dans le même temps, des traditions nationales ont une déclinaison locale : ainsi de la politique sociale des entreprises qui va souvent de pair avec une répression des activités syndicales ; de même, la rationalisation du travail connaît une traduction pionnière chez Lip dans l'horlogerie. C'est la confirmation qu'un bon historien ne doit pas craindre de prendre son lecteur à rebrousse-poil.

La seconde vertu du travail de Claude Cuenot est de saisir à bras le corps cette question du mouvement ouvrier, soit l'articulation entre des groupes ouvriers divers par leurs activités et leurs traditions idéologiques, des organisations et des partis. Là encore, le choix du département du Doubs s'avère fécond. Cela tient à la bigarrure de la classe ouvrière : massivement catholique, mais luthérienne dans le Pays de Montbéliard et travaillée aussi par l'anticléricalisme et l'adhésion à la Libre Pensée ; marquée aussi par un héritage proudhonien que célèbre Edouard Droz, l'animateur de l'imposante Université populaire bisontine avant 1914 ; bouleversée encore par la Première Guerre mondiale qui favorise l'éclosion du syndicalisme de masse, spécialement dans le Pays de Montbéliard, sans pour autant se radicaliser. De fait, Claude Cuenot montre parfaitement toute la complexité d'un mouvement ouvrier qui ne se réduit ni à des images d'Épinal, ni aux caricatures bien-pensantes. Il accorde ainsi la place qu'elle mérite à la composante catholique. Il insiste à bon droit sur l'importance du mouvement coopératif et sur les manières dont celui-ci enracine le mouvement ouvrier dans le quotidien et permet de petites mais précieuses améliorations dans la vie quotidienne. Surtout, par-delà les vicissitudes et les aléas des organisations, le livre montre que le mouvement ouvrier est constitué tout entier d'engagements et de pratiques militantes qui doivent s'ajuster à la réalité locale, avec ce que cela implique de décisions, d'affrontements et de risques. C'est particulièrement vrai pour les Suisses et les Italiens, étrangers et donc exposés à l'expulsion, qu'on retrouve à la CGT et/ou dans les groupes communistes. Mais c'est aussi une histoire de discordes, de luttes et d'hésitations, qui emportent et embarrassent Lucien Hérard ou Jules Carrez, Marie Guillot et Adrien Jeannin, et tant d'autres, mais de grèves aussi et des combats quotidiens pour desserrer l'étreinte de la crise et du chômage qui l'accompagne.

Avec le Rassemblement populaire, commence une dynamique qui recoupe une tendance nationale mais présente des particularités : en effet, les radicaux restent à l'écart du Front populaire dans un département qui choisit des députés de droite en 1936, on l'a dit. Cependant, l'essor du mouvement ouvrier est net, accompagné par des grèves massives quoique tardives. Claude Cuenot a trouvé des photos extraordinaires qui illustrent la résolution joyeuse des grévistes,

mais aussi l'importance de l'engagement antifasciste, spécialement pour la défense de la Révolution espagnole. Là encore, contre une historiographie qui s'est focalisée presque exclusivement sur l'implantation communiste, l'auteur pointe la réalité de l'enracinement socialiste, puis la vigueur des luttes de classes en 1938-1939, quand le patronat licencie en masse et entend briser le mouvement ouvrier. La Seconde Guerre mondiale constitue évidemment une épreuve rendue plus douloureuse parce que certains syndicalistes, au premier rang desquels Adrien Jeannin, suivent René Belin devenu le promoteur de la Charte du Travail à Vichy, quand des militants italiens figurent parmi les résistants les plus résolus.

Surtout, l'étude est fouillée pour la période qui s'écoule entre la Libération et le début des années 1950 où les bons travaux étayés manquent encore souvent. La recherche de Claude Cuenot m'apparaît particulièrement précieuse à cet égard par les deux éléments qu'il met bien en valeur : tout d'abord, par-delà la reconstruction des structures syndicales et partitaires, les militants sont désormais engagés dans toute une série d'activités et de structures nées de la consolidation de l'État social (contrôle du ravitaillement et des prix, prévention et sécurité, comités d'entreprise et surtout gestion des caisses de Sécurité sociale), qui mobilisent, parfois paralysent, mais induisent une transformation d'ampleur du mouvement ouvrier de plus en plus impliqué dans des activités gestionnaires. En second lieu, l'auteur documente très précisément le développement d'une conflictualité ouvrière, contre la « bataille de la production » soutenue par le PC et la CGT, donnant lieu à des grèves précoces en 1946 et revêtant des formes originales en septembre 1947. Il souligne derechef la persistance d'un mécontentement ouvrier très vif, particulièrement à l'automne 1948 et durant l'hiver 1950, donnant lieu à des grèves massives auxquelles participent des ouvriers venus d'Afrique du Nord avec une intensité croissante.

On aura compris, je l'espère, pour quelles raisons ce livre mérite d'être lu. Après l'avoir refermé, ce n'est pas seulement l'histoire franc-comtoise qui s'en trouve éclairée. Parce que cet ouvrage suscite bien des comparaisons avec d'autres territoires où une pluralité industrielle et idéologique est à l'œuvre : je pense à des espaces aussi différents que le Nord, l'estuaire de la Loire ou la région stéphanoise. Et par là, nous autres qui aimons et promouvons l'histoire du travail, qui frémissons au récit des grèves et des luttes, qui voulons de cette histoire chaleureuse des militants et de leurs pratiques, nous autres qui refusons cependant une histoire édifiante, nous pouvons remercier Claude Cuenot d'avoir aussi longtemps, aussi sûrement et aussi bien travaillé.

Xavier Vigna, professeur d'histoire contemporaine  
à l'université de Paris-Nanterre

